

LA PASTOURELLE OCCITANE

Au cours des XII et XIII^e siècles, de 1130 à 1300, les troubadours cultivent l'amour épuré *la fin'amors* et idéalisent les valeurs féodales.

Serge Caulet

De cour en cour, de château en château ils allaient, proclamant les hauts faits des rois et des seigneurs dont ils recherchaient la protection. Ils louaient aussi les vertus et la beauté des grandes dames exaltant l'amour qu'ils leur témoignaient.

Pour cela ils utilisaient trois formes poétiques:

- La *canço* où ils exprimaient l'amour dans la forme particulière de l'amour courtois,
- Le *inventès* qui est la chanson traitant dans les formes de la *canço* tout autre sujet que l'amour,
- Enfin la *tenso* qui est un débat politique.

Même dans les campagnes les troubadours sont restés des poètes de salon à l'exception de Marcabru, peut-être. Ils utilisent donc les mêmes termes pour exprimer l'amour réaliste dans les pastourelles par exemple. Autant que dans les *canços* ils célébraient le *fin'amor* tenus qu'ils étaient de la *mezura* envers les dames, les troubadours et les barons se montraient peu respectueux à l'égard de la vertu des jeunes filles qu'ils rencontraient dans les campagnes.

Les pastourelles, *albas*, romances sont des petites scènes dramatiques dialoguées, d'un caractère plus narratif que lyrique. Ce n'est qu'un genre mineur auprès des "grands genres poétiques".

Le procédé est très souvent le même: un seigneur rencontre une jeune bergère et veut la séduire, la bergère devenant ainsi le symbole de toutes les tentations érotiques. Dans la majorité des cas la vilaine se tire de ce mauvais pas avec beaucoup d'à-propos. Jean Audiou ne relève qu'une dizaine de pastourelles tournant à la confusion de la jeune fille sur les vingt-quatre qu'il a recueillies.

Marcabru, jongleur et poète gascon, plébéien d'origine, exerça son activité littéraire de

1139 à 1150. Il la pratiqua dans les cours du Midi mais également en Espagne auprès du comte de Barcelone, Raimond Berenguer III, mais aussi et surtout auprès d'Alphonse VII dit "l'Empereur", roi de Castille. Il n'était pas insensible au parfait amour *fin'amor* qu'il élève jusqu'au divin: "Eh, *fin'amor*, source de bonté, toi qui éclaire le monde entier, j'implore ta merci. Défends-moi des peines [de l'enfer]. Par toi j'espère être guidé."

Cependant c'est peut-être à cause de ses racines paysannes que nous devons à Marcabru la plus ancienne pastourelle qui nous soit parvenue: "L'autrier jost'una sebissa". C'est un dialogue entre un cavalier et une jolie bergère dont il veut abuser. À chacune de ses propositions pour la séduire la vilaine "la villageoise" repousse ses avances avec beaucoup d'esprit.

Ves leis vinc per la planissa:
"Toza, fi m'eu, res faitissa,
Dol ai gran del ven que'us fissa"
—"Senher, so dis la vilana,
Merce Deu e ma noyrissa,
Pauc m'o pretz si.l vens m'erissa
Qu'alegreta sui e sana."

(Vers elle je vins par la plaine: "Jouvencelle, lui dis-je, créature enchanteresse, j'ai grand deuil que le vent vous pique." – "Sire, dit la vilaine, grâce à Dieu et à ma nourrice peu me chaut que le vent m'échevèle, car je suis joyeuse et saine".)

Le galant, pour la flatter, veut lui reconnaître une certaine noblesse d'origine:

—"Toza de gentil afaire,
Cavaliers fon vostre paire
Que.us engenret en la maire,
Tan fo.n corteza vilana,
C'on plus vos gart m'etz belaire,
E per vostre joy m'esclaire,
Si fossetz un pauc humana!"

(—"Jeune fille de noble condition, c'est un chevalier qui fut votre père, qui vous engendra en [votre] mère, tant il naquit courtoise vilaine; car plus je vous regarde, plus vous me semblez belle et votre possession me rend joyeux, si seulement vous étiez plus humaine.")

Au contraire, non sans fierté, la bergère revendique son ascendance paysanne:

—"Senher, mon linh e mon aire
Vey revertir e retraire
Al vezoig e a l'aire,
Senher, so dis la vilana,

Mas tals se fai cavalgaire
C'atrestal deuria faire
Los seis jorns de la semana.”

(–“Sire, tout mon lignage et toute ma famille, je vois retourner et revenir à la bêche et à la charrue. Mais, Seigneur [me] dit la vilaine, tel se donne pour chevalier, qui devrait faire comme eux pendant les six jours de la semaine.”)

C'est ainsi que la conversation va amusante et spirituelle pendant 15 strophes. En conclusion la jeune fille lui donne une leçon:

(–“[...] Sire, selon raison, le fou cherche occasion de faire folie, et le courtois courtoise aventure, et le vilain cherche la vilaine; où mesure n'est pas observée le bon sens fait défaut, prétend la gent ancienne.”)

Enfin le seigneur finit par s'éloigner sous les moqueries de la jeune fille qui ne manquait ni de bon sens ni d'humour.

Pierre d'Auvergne se considérait comme le meilleur troubadour du monde jusqu'à la venue de Giraut de Borneil. Il le reconnaît lui-même: “Giraut était le troubadour le meilleur de tous ceux qui vivaient avant et après lui, pour cette raison il s'est appelé le «Maître des Troubadours» (Mestre des Trobadors). Ce n'était pas l'avis de tous, mais par le talent poétique, l'abondance et la variété de son oeuvre, il n'en est pas moins parmi les meilleurs:

“Originaire de la région d'Excideuil en Dordogne, peut-être du hameau de Bourneix, Giraut de Borneil fait partie de la brillante phalange des grands chanteurs limousins qui continue à occuper le premier rang dans la poésie occitane à la fin du XII^e siècle.” (E. Hoepffner)

Dans l'unique pastourelle qu'il nous a laissée, Giraut nous relate la rencontre d'un cavalier et d'une pastourelle *L'autrier, lo primer jorn d'Aost*. Il est triste car son amie l'a laissé:

De bon'ami'ay netsieira
Que fos fin'e vertadieira
Qu'eras me sui departitz
D'una fals'abetaritz
Que.m fa campjar ma carrieira,
E fora.m capdels e guitiz
Si no fos tan volatieira.

(“[...] il me manque une bonneamis, sincère et franche, car je me suis éloigné maintenant d'une trompeuse perfide qui me fait changer ma route, et qui m'eût été seigneur et guide, si elle n'était pas si volage.”)

La jeune fille compatissante propose de le consoler:

–“Senher, ges non es arditz
Quar del mal que’us es fugitz
Temetz que pueis vos enqieira.
Mas, pus tan m’es abelhitz
Sojornem en est’ombrieira.”

(–“Sire, vous n’êtes guère hardi, car vous craignez que le mal qui s’est éloigné de vous, vienne vous chercher par la suite, mais puisque vous me plaisez tant, allons nous reposer sous cet ombrage.”

Lui repousse froidement les avances de la galante bergère:

–“Toza, N’Escaruenh’es guitz
De pretz, que’m det companhieira
Cortez’, e fin’amairitz
Per que’l mals me fug a tieira.”

(–“Jouvencelle, Dame Escaruenha est guide de mérite, [elle] qui me donna compagne courtoise et fidèle amante: aussi suis-je complètement débarrassé du mal [dont je souffrais].”)

On ne retrouve aucune autre allusion à dame Escaruenha dans l’oeuvre de Giraut de Borneil. En fait cette pastourelle est une *canço* d’une forme peu ordinaire où l’auteur fait connaître sa fidélité à la dame volage par un renversement de rôle.

Les oeuvres des troubadours de la deuxième moitié du XII^e siècle approximativement de 1250 à 1280 furent assez médiocres.

Deux seulement émergent brillamment: le Narbonnais Guiraud Riquier dit “le dernier des Troubadours” et le Catalan Cerverí dit “de Girona”.

Riquier a laissé une profusion d’écrits qu’il a eu l’heureuse idée de dater et qui s’échelonne de 1254 à 1292. Il pratique volontier l’épître en vers où il excelle, mais ses pastourelles lui inspirèrent ses plus heureuses trouvailles.

Elles forment un roman qui s’échelonne sur plusieurs années. L’Homme, c’est l’auteur, et la bergère se rencontrent dans diverses circonstances au cours de leur vie:

En 1260: *L’autre jorn, m’anava*. Elle est fiancée:

L’autre jorn, m’anava
Per una ribeira,
Solez delichan,
Qu’Amors me menava

Per aital maneira
Que pesses de chan;
Vi gaya bergeira
Bell'e plazenteira,
Sos anhels gardan. [...]

(“L'autre jour, j'allais le long d'une rivière, seul me réjouissant, car la manière dont me traitait Amour me donnait envie de chanter. Je vis une gaie pastourelle, belle et avenante qui gardait ses agneaux.”)

En 1262: *L'autrier, trobey la bergeira d'antan.* Elle est mariée:

L'autrier, trobey la bergeira d'antan;
Saludei la, e respos mi la bella,
Pueys dis: “Senher, cum avetz estat tan
Qu'ieu no.us ai vist? Ges m'amors no.us gragella?”
–“Toza, si fa, mai que no fas semblan.”
–“Senher, l'afan per que podez sufrir?”
–“Toza, tals es qu'assi m'a fag venir”

(“L'autre jour, je recontrais la bergère d'antan; je la saluai et la belle répondit à mon salut: puis elle [me] dit: “Seigneur, comment êtes-vous resté si longtemps sans que je vous voie? Mon amour ne vous tente point?...” –“Si, jeune fille, plus que je ne le montre” –“Seigneur, comment pouvez-vous supporter le chagrin [d'une séparation]?” “Jeune fille, il est tel qu'il m'a fait venir ici” –“Et moi Seigneur je vous cherchais.”)

En 1264: *Gaya pastorelha:*

Gaya pastorelha
Trobey l'autre dia,
En una ribeira,
Que per caut la belha
Sos anhels tenia
Desotz un'ombreira:
Un capelh fazia
De flors e sezia
Sus en la fresquiera.

(“Je rencontraï l'autre jour une aimable pastourelle, au bord d'une rivière, car, en raison de la chaleur, la belle tenait ses agneaux sous un ombrage: elle faisait une couronne de fleur, et elle était assise plus haut, au frais.”)

En 1267: *L'autrier, trobei la bergeira.* Elle a un enfant:

L'autrier, trobei la bergeira
Que d'otra vez ai trobada,
Gardan anhels, e sezia
E fon de plazen maneira;
Pero mont fon cambiada,
Quar un effant pauc tenia
En sa fauda, que durmia,
E filava cum membrada.

("L'autre jour, je trouvai la bergère que j'ai rencontré d'autres fois; elle gardait des agneaux, et était assise. Elle fut d'agréables manières, mais elle était fort changée, car elle tenait sur ses genoux un petit enfant qui dormait, et elle filait comme une personne sensée.")

Les raisons invoquées par la bergère, toujours victorieuse, varient suivant les situations.

Cerverí (de Girona), contemporain de Riquier, laissa la plus imposante oeuvre qu'un troubadour ait produite: 119 pièces dont 114 poésies lyriques qui s'échelonnent de 1259 à 1282.

Originaire de Cervera, non loin de Lleida, il doit certainement son surnom de Girona à l'erreur d'un copiste. Pierre III d'Aragon protégeait un certain Guilelmus de Cervera, *mimus et jocolotor*, auteur des *Proverbis*; ne serait-ce pas le même personnage? Je ne sais.

Il ne voyagea guère, ses protecteurs furent toujours les mêmes: Jacques I d'Aragon, le Conquérant, son fils Pierre, appelé l'Infant (l'Enfan) avant son avènement au trône en 1276, puis Pierre III, le roi (lo Reis) jusqu'en 1285. Il dédia aussi quelques éloges au vicomte Ramon Folch VI de Cardona (1233-1276), à son épouse puis à sa veuve Sybille d'Ampurias appelée aussi "damn'als Carts", la dame aux chardons.

Dans *Entre Lerid'et Belvis* une des quatre pastourelles qu'il composa, Cerverí relate l'aventure qui lui est arrivée avec une jeune bergère qui lui avait promis son amour s'il lui rendait la bête qu'il avait cachée.

Entre Lerid'e Belvis
Pres d'un riu, entre dos jardis,
Vi ab une pastorela,
Un pastor vestit de terlis,
E jagren entre flors de lis,
Baysan sotz l'erba novela.
E anc una pastora pus bella,
Pus cuynda ne pus ysnela,

No crey que fos, ne no m'es vis
C'a mos oyls tan plazen ne vis
En França, ne en Castela.

(“Entre Lerida et Belvis, près d'un ruisseau, entre deux jardins, je vis, en compagnie d'une bergère, une pâtre vêtu de treillis. Ils étaient étendus entre des fleurs de lis, et se baisaient en l'herbe nouvelle. Je ne crois pas qu'il y eût jamais bergère plus belle, plus gracieuse ni plus vive, et il ne me semble pas que j'en aie jamais vu d'aussi agréable devant mes yeux, ni en France, ni en Castille.”)

Mais une fois l'animal rendu elle s'esquive malicieusement:

–“Seyner, cauz'es costumada;
No.us meraveyllets s'eu vos men,
C'ab mi us n'an mentit may de cen,
E son vos gen escapada.
Prendre deu hom sa soldada
Sempre que l'es autreyada;
Car qui temps a, e temps aten,
Pert son temps trop nesciamen,
E femna es leu cambiada”.

(“Seigneur, c'est une chose habituelle; ne soyez pas surpris si je vous mens, car plus de cent vous ont menti, avec moi, et je vous ai gentiment échappé. Il faut toujours prendre son salaire, au ssitôt qu'il est octroyé; car celui qui a [bien] le temps et qui tarde, perd trop sottement son temps, et femme a tôt fait de changer.”)

Avec plus d'imprudence, la *toza* de Cerverí nous rappelle celle de Marcabru.

Les XIV et XV^e siècles furent une période de décadence pour la langue d'oc: la guerre contre les Albigeois en est une des causes. Alors que la lyrique occitane paraissait en déclin, sept notables toulousains et un notaire de la cour de viguier voulurent l'empêcher de mourir et fondèrent en 1323 une compagnie très gaie: la Sobregaya Companhia des VII trobadors de Tolosa. Ils se donnèrent pour but de codifier les règles du langage et celles de la versification, de perfectionner leur art, d'épurer indirectement les moeurs, provoquant ainsi une atmosphère rigoriste, morale et religieuse. Cependant la Sobregaya Companhia apparaissait aux yeux de certains comme le conservatoire de la culture occitane qui contrebalançait l'action de l'université française.

La renaissance de la littérature languedocienne éveilla chez quelques bons esprits la nostalgie d'un passé prestigieux et les incita à contrecarrer sans cependant prendre de grands risques la morale officielle, toutes les fois qu'elle s'opposait au rétablissement intégral des valeurs anciennes dans le domaine de l'amour et de la poésie.

Mais, sous l'influence de l'Église, on exigeait que l'exaltation amoureuse y tournât à la célébration de la vertu. Ainsi les oeuvres profanes devaient recevoir le cachet de l'orthodoxie dans le couplet final qui devait être adressé à Dieu et plus fréquemment à la Vierge Marie représentant l'idéal féminin.

Il est certain que beaucoup de troubadours devaient regretter le temps où l'amour pour honnête qu'il fut en principe, conservait une tonalité charnelle assez insistante et où la beauté physique de la femme, et non seulement la pureté de son coeur, était le principal moteur de l'enthousiasme poétique de l'amant.

C'est Goudouli qui en 1617 exprime l'amour qu'il ressent pour la seule femme qu'il ait aimé et qu'il nomme Liris dans ses pastourelles. On ne peut cependant lui donner un prénom féminin. On sait cependant qu'il l'avait rencontrée au domaine de Secourieu près d'Auterive, propriété alors des Caulet de Tournefeuille. La mort prématurée de la jeune fille mit fin à leur idylle et à l'union matrimoniale projetée.

Le ton badin qu'il emploie lorsqu'il évoque sa bien aimée occulte mal la peine qu'il éprouva toute sa vie.

(extrait du *Ramelet moundi; Prumièro floureto*, 1617 et trad. De R. Nelli *La Poésie occitane*. Paris. Seghers, 1972).

La pastouro Liriz es ta jantio et poulido
Que s'en posco trouba jouts la capo del cèl;
As fredous qu'elo fa sur un ayre noubèl
La sereno de mar se troubariô rabido.

*La bergère Liris est si gente et jolie
Qu'on ne peut trouver mieux sous la chape du ciel,
Des fredons qu'elle fait avec un air nouveau
La sirène de mer se trouverait ravie.*

D'un quicom de beziat sa paraulo seguido,
Un guignou frizoutat que se tors en anèl,
Un lambrec amoureux qu'escapo de soun èl
Sur tout outro beautat la tenen acoumplido.

*Un rien d'exquis mêlé à tout ce qu'elle dit,
Le frisson bien tourne qui se tord en anneau,
Et l'éclair amoureux s'échappant de son oeil,
Sur tout autre beauté font la sienne accomplie.*

Simple mès coutinaut es soun habillomen,
Et d'aqui me reben un gran contentomen
Car atal elo par plus gentilo et bragardo.

*Simple, mais atrayant est son habillement
De quoi il me revient un grand contentement:
Elle paraît ainsi plus gentille et piquante.*

Douncos en preferan le naturel à l'art
Talèau qu'en coumpagniô la bezi sense fard
Yeu bouldriô cap et cap la beze sense fardo.

*Aussi, moi qui préfère à l'art le naturel
Sitôt que je la vois, en compagnie, sans fard,
Sans hardes je voudrais la voir en tête à tête.*

On trouve ici tout le maniérisme baroque.

(extrait du *Ramelet moundi*, trad. Robert Laffont. *Baroques occitans*. Avignon. Aubanel. 1974)

Ah! Soulel de mous èls, se jamay sur toun se
Yeu podi fourrupa dous poutets à plaze
Yeu fare ta gintet que duraran tres Houros.

*Ah! Soleil de mes yeux, si jamais sur ton sein
Je peux humer deux baisers par plaisir
Je les ménagerai tant, qu'ils dureront trois heures.*

C'est à Guirault Bedout, poète gascon, que nous devons *Dorimont qui se plaint de la bergère Jacqueline*.

Dous aire deu men Gers e tu, douce ribère,
Oun mous oueils an jetat uè ribère de plous,
E bousauts, arberets, qui couneguèts ma bère,
Coundats-lou mas doulous.

*Doux air de mon Gers, et toi, douce rivière
Où mes yeux ont versé une rivière de pleurs
Et vous, petits arbres qui connaissaient ma belle,
Contez-lui mes douleurs.*

Secretari d'amou, qui sabes ma tritesse,
E qui, per m'escouta, camines lentement
Arriu, bigne, bergè, quan bejats ma mastresse,
Digats-lou moun turment.

*Secrétaire d'amour qui connais ma tristesse
Et qui pour m'écouter chemines lentement
Ruisseau, vigne, verger, quand vous verrez ma maîtresse
Dites-lui mon tourment.*

Mès perque se facha de mile cops de dagues
Que sous ouells courroussats tiren à tout moment,
Push, que lou qui se plats à recerca las plagues
Endure justement.

*Mais pourquoi se fâcher des mille coups de dague
Que ses yeux courroucés donnent à tout moment,
Puisque celui qui aime à rechercher les plaies
Endure justement.*

La pene qui dab jou mouris e ressuscite
Hé beze que mous maus soun reprouchats à tort:
Push que jou boi mouri per qui hugis ma bite,
Jou meriti la mort.

*La peine qui avec moi se meurt et ressuscite
Montre que mes malheurs son dénoncés à tort:
Puisque je veux mourir pour qui fuit ma vie,
Je mérite la mort.*

E si no podi parla dab ma bergèire,
Are que sa rigou me deffen de gouàri,
Jou lèschi quouâte bèrs dessus aqeste pèire,
Prumè que de mourir.

*Et si je ne peux parler avec ma bergère
Maintenant que sa rigueur empêche ma guérison,
Je laisse quatre vers sur cette pierre
Avant que de mourir.*

Les *Caritas de Besiès* est un spectacle en occitan que le public languedocien appréciait particulièrement.

C'est un magre plaze d'avere une mestresse
Que paguo l'amitié d'une estrange rudesse,
Et creïre de gaigna son cor ambe lou temps
Aquo's voule mordy la lune amb las dens,
Fa de souhaits en vain, de castels en Espagne,
Nourry dedins lou cor une horrible maganio,
Perdre lou jugeamen, lou sens et la raou
Quitta la libertat per semettre en prisou,
Rendre mille devers à Cloris que nous brave,
De libre que l'on ez deveny son esclave.
Houroux cent millo fes un simple pastourel
Qu'on a pus d'autres soings que mena son troupe!
Ont ez tirat lou temps qu'apuyat sur l'oulettou
Yeou fasio chaque jour mille sauts sur l'herbeto,
Ont ez tirat lou temps qu'à l'abric d'un toural
Yeou bevio sans soucy lou vy de mon baral?
Hurouse libertat d'ana per la campagno
Sans ave dins lou cor l'amoureuse magnano!

*C'est un maigre plaisir d'avoir une maîtresse
Qui paie votre amitié d'une étrange rudesse!
Croire gagner son coeur avec le temps,
N'est-ce pas vouloir mordre la lune avec les dents,
Faire des souhaits en vain, des châteaux en Espagne,
Nourrir au fond du coeur une affreuse douleur,
Perdre le jugement, le sens et la raison,
Abandonner la liberté pour se jeter en prison,
Rendre mille devoirs à Cloris qui nous nargue,
Et de libre que l'on est devenir son esclave?
Heureux cent mille fois un simple berger
Qui n'a d'autre souci que de conduire son troupeau!
Où est passé le temps, lorsque, appuyé sur ma houlette
Je faisais chaque jour mille gambades sur l'herbe?
Où est passé le temps, lorsque à l'abri du talus,
Je buvais, insouciant, le vin de ma barrique?
Heureuse liberté d'aller par la campagne
Sans avoir dans le coeur les douleurs de l'amour!*

La tradition veut que ce soit un certain Lafulido gentilhomme limousin qui soit l'auteur de *Capiote* pièce typique du théâtre occitan des XVII et XVIII^e siècles.

Capiote, jeune paysan, est amoureux de la fille d'un riche propriétaire du voisinage, Hauzane. Cette dernière fait patienter son amoureux car elle redoute la nuit de nocce: "ma boyte ey si petite / Per votre calamar, que you perdray la vite" (mon étui est si petit / Pour votre chalumeau que je perdrai la vie). Je laisse le soin à ceux qui seraient intéressés pae cette "pastourelle limousine" de la traduire eux-mêmes!

Dans le II^e Tome de *L'Histoire et Antologie de la littérature occitane – L'Age du Baroque, 1570-1789*, paru aux Presses du Languedoc, voici ce que dit Philippe Gardy:

"Au cours du XVIII^e siècle l'occitan désormais largement repoussé du côté du peuple, de la nature, voire de l'inculture ou de la sauvagerie, devint pour ceux qui l'écrivent aussi bien que pour ceux qui apprécient le spectacle dépayçant, une sorte de langage ornemental: celui de scènes pastorales dont le réalisme de départ parfois incontestable (comme chez Cyprien Despourrin) est très vite converti en stéréotype. Bergers et bergères dans un décor qui suggère la rêverie, célèbrent ou déplorent leurs amours et leur existence champêtre."

La pastorale toulousaine de Jean-Joseph Cassanea de Mondonville, originaire de Narbonne est représentée devant le roi Louis XV en 1754 à Fontainebleau. Mondonville, qui occupa l'importante fonction de maître de chapelle du roi, sacrifie dans cette fantaisie chantée et dansée, au goût du temps pour les mièvreries amoureuses. *Le Devin du village*, l'opéra de Jean-Jacques Rousseau, date de 1752; il est adapté en occitan dès 1755 par le Toulousain Cousse de Latomy sous le titre: *Le Sourcié de la lando*. Fortement mâtinée de français littéraire largement émaillé de formules empruntées à Godolin la langue de *Daphnis et Alcimadure* se veut prestigieuse. La bergerie d'époque, ici, rejoint une tentative d'écriture "noble" de l'occitan.

Extrait de *Daphnis et Alcimadure*, pastorale languedocienne, I, 3:

Daphnis (airé)

D'un pichot trait pus pouchut qu'un'alzèno
Lou diu nenèt, ambé sa biro d'or,
Lou joun de l'an m'a dounat per estréno
Mai de cent cops tout à traber dal cor.
Que soun surprés coumo jou nou soüi mor!
Noun podi pus, despéy qu'à la mal'houro,
Ey rancountrat aquél malin énfan;
N'abio per cour qu'uno jouino pastouro,
Pus belo qu'él, que tout en fadéjan,
D'un pichot trait, etc...

*D'un petit trait plus pointu qu'une alène,
 Le dieu-enfant, avec sa flèche d'or,
 Le jour de l'an, m'a donné pour étrenne
 Plus de cent coups en plein coeur.
 Je suis tout étonné de ne pas être mort!
 Je n'en puis plus, depuis qu'à la male heure
 J'ai rencontré cet enfant malicieux;
 Il n'avait pour l'accompagner qu'une jeune bergère
 Plus belle que lui qui, tout en badinant,
 Alors qu'il tirait sur moi, lui tenait la main
 D'un petit trait...*

C'est dans le même style naïf que Fabre d'Eglantine natif de Carcassonne écrivit en français *Il pleut, il pleut bergère*.

Beaucoup de travaux féminins étaient à prétexte à des chants populaires: la jeune fille est amoureuse au naturel parfois, mais généralement comme l'imaginaire masculin se la représentait.

La vie pastorale si développée en Languedoc fut très tôt poétisée. La jeune bergère, seule dans la garrigue que son amoureux allait rejoindre quand il était de repos fut le thème favori de ces poésies campagnardes d'alors. On ne doit pas s'étonner que les pastorales les plus simples soient des dialogues galants entre bergers et bergères, ainsi que des chants à filles à marier tel celui-ci que l'on entendait du côté de Montpellier:

Maridats-vos, pastoreletas
 Maridats-vos, car es lo temps
 -Bela rosa!
 Maridats-vos, car es lo temps
 Bela rosa del printemps!

(Mariez-vous, bergères / mariez-vous, car c'est le temps / Belle rose! / mariez-vous, car c'est le temps / Belle rose du printemps!)

Souvent la jeune fille est courtisée par un seigneur, mais après la Révolution le galant est un "monsieur de la ville" auquel elle préfère son Janot ou son Colas. Leur sens remonte à ces anciennes pastourelles des troubadours:

Quan auzi d'una bergieira
 Lo chan, just'un plaissaditz...

(Quand j'entendis le chant d'une bergère / le long d'une haie [...])

Comme écrivait Giraut de Bornelh dans *L'autrier, lo primer jorn d'aost* (5,6), ou Gui d'Ussel dans *L'autrier cavalcaa* (4,7)

E vi denan me
Una pastorella...
Que chantet mout gen.

Voici une chanson de bergère qui doit dater du XVIII^e siècle.

Genta pastoreleta
Vos voldrià dire un mot
S'aqua se pot.
Sietats-vos sus l'erbeta,
Genta pastoreleta;
Pausats vostre fagot
.

Le fagot que ieu porti
Es un pauc espinos
E dangeros:
Mossur, iu vos "exhorti",
Mossur, mesfisats-vos
Prenets garda als boissons...

(Gentille bergère, je voudrais vous dire un mot / s'il se peut; / asseyez-vous sur l'herbette / gentille bergère; posez votre fagot. [...] Le fagot que je porte est un peu épineux / et dangereux; / Monsieur, je vous en priui; / Monsieur méfiez-vous; / prenez garde aux bessons épineux.)

Le Monsieur voulant plaire à la belle charge sur son dos le fagot épineux mais il n'ose se plaindre.

Parfois la bergère moqueuse propose au Monsieur de jouer *al dinier*, c'est-à-dire à "pile ou face". Guillaume IX utilise des équivoques du même genre sur le jeu de dès:

Mossur, me tendretz escusada
Per que ma maire m'a cridada
Quand tornarets deman maitin
Trobaretz la pastora aici.

(Monsieur, vous m'excuserez; / ma mère m'a appelée; / quand vous reviendrez demain matin / vous trouverez la bergère ici.)

Le lendemain la jeune fille à sa fenêtre se moque du soupirant:

Se te tenià, gentia pastora
Se te tenià, a la mema ora
Ta maire poria plan cridar
Que te daissaria pas anar.

(Si je te tenais gentille pastoure / si je te tenais à la même heure / ta mère pourrait bien crier, / je ne te laisserais pas aller.)

Ce thème a déjà été développé dans *Entre Lerid'et Belvis* par Cerverí de Girona. La morale est toujours la même: "Il faut battre le fer quand il est chaud."

L'esprit gaulois qui nous anime prête parfois des sentiments différents à la jeune fille si le garçon n'est pas osé et ne profite pas de l'occasion qui lui est offerte. Dans la région du Gard au XVIII^e siècle on chantait la chanson française suivante:

Bergère, que tu es aimable
Voudrais-tu venir jouer:
Nous jouerons ton pucelage;
Je te le voudrais bien gagner.

La bergère prit les cartes:
Elle se mit à jouer
Mais la charmante bergère,
Son berger elle a gagné.

Le berger prend sa houlette:
Il s'enfuit dans son troupeau;
Mais la charmante bergère
L'arrêta par son manteau.

Alors le berger s'écrie:
Hélas, hélas! Quell malheur,
Qu'une charmante bergère
M'aye [sic] ravi mon honneur.

Que dira-t-on dans nos villages?
Que dira-t-on dans nos maisons?
-Ho! Va! Lourdeau de village,
tu as perdu ton renom.

Il est à peu près certain que nos pastourelles remontent à des thèmes très anciens, mais elles ont subi l'influence des diverses époques où elles ont été reprises et particulièrement celle du XVIII^e siècle, pour certaines le français s'est substitué à l'occitan.

Bibliographie

Audiau, Jean. *La Pastourelle dans la poésie occitane du Moyen-Age*. Slatkine. Genève. 1973.

Gardy, Philippe. *Histoire et Antologie de la littérature occitane. L'Age du Baroque, 1570-1789*. Tome II. Presses du Languedoc.

Hoepffner, Ernest. *Les Troubadours*.

Nelly, René. "La littérature populaire en Languedoc". *Folklore*. núm. 3. Automne 1958.

Histoire du Languedoc. Hachette Littérature. 1974.

L'érotique des Troubadours.



Josep Ribot